

Tonino Benacquista

Malavita



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Tonino Benacquista

Malavita

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2004.*

Extrait de la publication

Après avoir exercé divers métiers qui ont servi de cadre à ses premiers romans, Tonino Benacquista construit une œuvre dont la notoriété croît sans cesse. Après les intrigues policières de *La maldonne des sleepings* et de *La commedia des ratés*, il écrit *Saga* qui reçoit le Grand Prix des lectrices de *Elle* en 1998, et *Quelqu'un d'autre*, Grand Prix RTL-Lire en 2002.

Scénariste pour la bande dessinée (*L'outremangeur*, *La boîte noire*, illustrés par Jacques Ferrandez), et pour le cinéma, il écrit avec Jacques Audiard le scénario de *Sur mes lèvres*, qui leur vaut un César en 2002.

Remerciements à Nicholas Pileggi et Gerald Shur.
Sans oublier Jean-Hugues et Fabrice.

1

Ils prirent possession de la maison au milieu de la nuit.

Une autre famille y aurait vu un commencement. Le premier matin de tous les autres. Une nouvelle vie dans une nouvelle ville. Un moment rare qu'on ne vit jamais dans le noir.

Les Blake, eux, emménageaient à la cloche de bois et s'efforçaient de ne pas attirer l'attention. Maggie, la mère, entra la première en tapant du talon sur le perron pour éloigner d'éventuels rats, traversa toutes les pièces et termina par la cave, qui lui parut saine et d'une humidité idéale pour faire vieillir une roue de parmesan et des caisses de chianti. Frederick, le père, mal à l'aise depuis toujours avec les rongeurs, laissa sa femme opérer et fit le tour de la maison, une lampe de poche en main, puis aboutit dans une véranda où s'entassaient de vieux meubles de jardin recouverts de rouille, une table de ping-pong gondolée et divers objets invisibles dans la pénombre.

La fille aînée, Belle de son prénom, dix-sept ans,

grimpa l'escalier et se dirigea vers la pièce qui allait devenir sa chambre, un carré régulier, orienté sud, avec vue sur un érable et une bordure d'œillets blancs miraculeusement persistants — elle les devina à travers la nuit comme une giclée d'étoiles. Elle fit pivoter la tête du lit côté nord, déplaça la table de chevet et se plut à imaginer les murs recouverts de ses affiches qui avaient traversé les époques et les frontières. Le lieu se mit à vibrer de la seule présence de Belle. C'est là que désormais elle allait dormir, réviser ses cours, travailler sa gestuelle et sa démarche, boudier, rêver, rire, et parfois pleurer — sa journée type depuis l'adolescence. Warren, de trois ans son cadet, investit la chambre adjacente sans réelle curiosité ; peu lui importaient l'harmonie des volumes ou le panorama, seules comptaient l'installation électrique et sa propre ligne de téléphone. Dans moins d'une semaine, sa grande maîtrise des écrans informatiques lui permettrait d'oublier la campagne française, et même l'Europe, et lui donnerait l'illusion d'être de retour chez lui, par-delà l'océan Atlantique, d'où il venait et où il retournerait un jour.

Le pavillon 1900, en brique et pierre normandes, se distinguait par une frise en damier qui traversait la façade, des festons de bois peints en bleu qui soulignaient la ligne du toit où une sorte de minaret surplombait l'angle est-ouest. Les arabesques en fer forgé de la grille d'entrée donnaient envie de visiter ce qui ressemblait de loin à un petit palais baroque.

Mais, à cette heure de la nuit, les Blake se foutaient bien de toute esthétique et ne se préoccupaient que de confort. Malgré son charme, la vieille pierre cachait mal sa vétusté, et rien ne remplacerait le petit bijou de modernité qu'était naguère leur maison de Newark, New Jersey, États-Unis.

Tous les quatre se retrouvèrent dans le salon où, sans échanger un mot, ils replièrent les toiles grèges qui couvraient les fauteuils clubs, le canapé, la table basse et divers petits meubles de rangement encore vides. La cheminée en brique rouge et noire, assez large pour y rôtir une brebis, était ornée d'une plaque sculptée d'un blason représentant deux gentilshommes aux prises avec un sanglier. Sur le mardrier transversal, Fred saisit une série de bibelots en bois et les jeta directement dans l'âtre. Tout objet qu'il jugeait inutile lui donnait sur-le-champ envie de le détruire.

— Ces cons-là ont encore oublié la télé, dit Warren.

— Ils ont dit demain, fit la mère.

— Demain sûr, ou demain comme la dernière fois ? demanda Frederick, aussi inquiet que son fils.

— Écoutez, vous deux, vous n'allez pas me regarder de travers chaque fois qu'il manquera un objet dans cette maison. Adressez-vous directement à *eux*.

— La télévision n'est pas un objet, maman, c'est ce qui nous relie au monde, au monde réel, loin de cette espèce de bicoque branlante dans ce

trou à rats plein de bouseux qu'on va devoir se coltiner peut-être des années. La télé, c'est la vie, c'est ma vie, c'est nous, c'est mon pays.

Maggie et Frederick, soudain coupables, ne surent quoi lui répondre et passèrent sur ses écarts de langage. Ils reconnaissaient à Warren le droit à la nostalgie. Il avait à peine huit ans quand les événements les avaient contraints à quitter les États-Unis ; des quatre, c'est lui qui en avait souffert le plus. Pour faire diversion, Belle demanda comment s'appelait la ville.

— Cholong-sur-Avre, Normandie ! répondit Fred en y mettant le moins d'accent possible. Imaginez combien d'Américains ont entendu parler de la Normandie sans savoir dans quel putain d'endroit du monde la situer.

— À part le fait que nos gars ont débarqué en 44, c'est célèbre pour quoi, la Normandie ? demanda Warren.

— Le camembert, hasarda le père.

— On en trouvait aussi à Cagnes-sur-Mer, mais avec le soleil et la mer en plus, fit Belle.

— On en trouvait aussi à Paris, et c'était Paris, reprit Warren.

Tous gardaient un bon souvenir de leur arrivée dans la capitale, six ans plus tôt. Les circonstances les avaient forcés à descendre sur la Côte d'Azur, où ils avaient séjourné quatre ans, et où le sort avait frappé à nouveau, jusqu'à les conduire à Cholong-sur-Avre, dans l'Eure.

Ils se séparèrent pour partir à la découverte des pièces qu'ils n'avaient pas encore visitées. Fred s'arrêta dans la cuisine, inspecta le réfrigérateur vide, ouvrit quelques placards, posa le plat de la main sur la plaque en vitrocéramique. Satisfait du plan de travail — il lui fallait une place folle quand lui prenait l'envie de faire une sauce tomate —, il caressa le bois du billot, le carrelage de l'évier, l'osier des hauts tabourets, empoigna quelques couteaux, testa les lames sur son ongle. Sa première approche passait toujours par le toucher. Il procédait avec un lieu comme avec une femme.

Dans le cabinet de toilette, Belle prit des poses devant un superbe miroir légèrement piqué, maintenu par un vieux cadre en acajou, et agrémenté d'un petit luminaire en verre dépoli, en forme de rose, où venait se visser une ampoule à nu. Désormais, elle ne pourrait plus se passer de ce reflet-là. De son côté, Maggie ouvrit en grand les fenêtres de sa chambre à coucher, sortit les draps de leurs housses, attrapa les couvertures pliées au-dessus de l'armoire, les sentit à plein nez, les jugea propres et les déroula sur le lit. Seul Warren passait d'une pièce à l'autre en demandant :

— Quelqu'un a vu la chienne ?

Baptisé Malavita par Fred, un bouvier australien gris cendre avait rejoint la famille Blake dès leur arrivée en France. Un cadeau de bienvenue pour amuser les gosses, acheter leur pardon à bon compte, leur faire oublier leur déracinement, trois raisons de pous-

ser Maggie à adopter cette petite chose poilue aux oreilles dressées. Du fait de son étonnante discrétion, la chienne n'avait eu aucun mal à se faire accepter. Elle n'aboyait jamais, se nourrissait avec délicatesse, le plus souvent la nuit, et passait le plus clair de son temps à dormir, en général dans une cave ou une buanderie. On la croyait morte une fois par jour et disparue le reste du temps. Malavita menait une vie de chat et personne n'y trouvait à redire. Warren finit, comme il s'y attendait, par la débusquer dans la cave, entre une chaudière en veille et une machine à laver toute neuve. La bête avait, comme les autres, trouvé sa place, et s'était endormie la première.

*

La vie à la française n'était pas venue à bout du rituel du petit déjeuner. Fred se levait tôt pour voir ses enfants partir le ventre plein, leur donner sa bénédiction, au besoin se fendre d'une rallonge d'argent de poche et d'un précieux conseil sur la vie, puis se recouchait la conscience tranquille dès qu'ils avaient passé la porte. À près de cinquante ans, Frederick Blake n'avait jamais eu besoin de commencer ses journées avant midi et pouvait compter sur les doigts d'une seule main les matins contrariés. Le pire de tous avait été l'enterrement de Jimmy, compagnon d'armes de début de carrière, à qui personne n'avait osé manquer de respect, même

post mortem. Le bougre n'avait rien trouvé de mieux que de se faire inhumer à deux heures de voiture de Newark, pour une cérémonie prévue à 10 heures : une journée pénible d'un bout à l'autre.

— Pas de céréales, pas de toasts, pas de *peanut butter*, dit Maggie, vous vous contenterez de ce que j'ai rapporté ce matin de la boulangerie du coin : des beignets aux pommes. J'irai faire les courses cet après-midi, d'ici là épargnez-moi les réclamations.

— C'est parfait, Mom, dit Belle.

D'un air pincé, Warren saisit un beignet.

— Quelqu'un pourrait-il m'expliquer pourquoi les Français, célèbres pour leur pâtisserie, n'ont pas inventé le *donut* ? C'était pas compliqué pourtant, un beignet avec un trou dedans.

À moitié endormi et déjà exaspéré par la journée qui s'annonçait, Fred demanda si le trou en question apportait un surcroît de goût.

— Ils se sont mis au cookie, dit Belle. J'en ai goûté de bons.

— Tu appelles ça des cookies ?

— J'en ferai dimanche, des *donuts*, et aussi des cookies, dit Maggie pour avoir la paix.

— Est-ce qu'on sait où se trouve l'école ? demanda Fred, histoire de s'intéresser à une organisation du quotidien qui lui échappait depuis toujours.

— Je leur ai donné un plan.

— Accompagne-les.

— On se débrouillera, Mom, fit Warren, on ira même plus vite sans plan. C'est comme un radar qu'on a dans la tête, il suffit de se retrouver dans n'importe quelle rue du monde avec un cartable sur le dos, une petite voix intérieure vous met en garde : « N'y va pas, c'est par là », et on rencontre de plus en plus de silhouettes avec des cartables sur le dos allant dans la même direction, et tous s'engouffrent dans une espèce de bouche obscure. C'est une loi physique.

— Si tu pouvais être aussi motivé en cours, dit Maggie.

Ce fut le signal du départ. Tous s'embrassèrent, se donnèrent rendez-vous en fin d'après-midi, cette première journée pouvait commencer. Chacun, pour des raisons diverses, s'abstint de poser les mille questions qui lui brûlaient les lèvres et accepta la situation comme si elle présentait un reste de cohérence.

Maggie et Fred se retrouvèrent seuls dans la cuisine soudain silencieuse.

— Et toi, ta journée ? demanda-t-il le premier.

— Comme d'habitude. Je vais faire le tour de la ville, visiter ce qu'il y a à visiter, repérer les commerces. Je rentre vers 6 heures ce soir avec les courses. Toi ?

— Oh moi...

Derrière ce *Oh moi...* elle entendit une litanie silencieuse, des phrases qu'elle connaissait par cœur sans qu'il eût jamais besoin de les prononcer :

oh moi, je vais passer la journée à me demander ce qu'on fout là, et puis je vais faire semblant, comme d'habitude, semblant de quoi, c'est le problème.

— Essaie de ne pas traîner toute la journée en robe de chambre.

— À cause des voisins ?

— Non, pour le moral.

— Le moral est bon, Maggie, je suis juste un peu déphasé, j'ai toujours besoin d'un temps d'adaptation supérieur au tien.

— Qu'est-ce qu'on dit si on en croise, des voisins ?

— Je ne sais pas encore, pour l'instant tu fais des sourires, on a deux ou trois jours pour trouver une idée.

— Quintiliani a insisté pour qu'on ne cite jamais Cagnes, on doit dire qu'on vient de Menton, j'ai bien expliqué aux gosses.

— Comme s'il avait besoin de préciser, ce con.

Afin d'échapper à une discussion pénible, Maggie monta se changer et Fred débarrassa la table pour se donner bonne conscience. Par la fenêtre, il découvrit le jardin à la lumière du jour, une pelouse entretenue malgré quelques feuilles tombées de l'érable, un banc vert en métal, une allée de gravier, un appentis qui abritait un barbecue à l'abandon. Il se souvint tout à coup de sa visite nocturne de la véranda et de l'ambiance bizarre, plutôt agréable, qu'il y avait perçue. Il devait la revoir en plein jour, toutes affaires ces-

santes. Elles avaient d'ailleurs toutes cessé voilà longtemps.

Nous étions en mars, la journée s'annonçait douce et claire. Maggie hésita un moment avant de passer la tenue adéquate pour une première sortie en ville. Très brune, la peau mate, les yeux noirs, elle s'habillait le plus souvent dans les tons bruns et ocre ; elle choisit un pantalon beige type jodhpurs, un tee-shirt gris à manches longues, un pull en coton à grosses torsades. Elle descendit l'escalier, un petit sac à dos en bandoulière, chercha un instant son mari du regard, lança un « À ce soir ! » sans écho et quitta la maison.

Fred entra dans la véranda déjà pleine de soleil et reconnut une fine odeur de lichen et de bois sec : un tas de bûches abandonnées par les anciens locataires. Les stores de la baie vitrée dessinaient des stries de lumière le long de la pièce, Fred y vit comme une rafale divine et s'amusa à exposer sa carcasse aux impacts. Protégée des éléments mais ouverte sur le jardin, la pièce avoisinait les quarante mètres carrés d'un seul tenant. Il se dirigea vers le coin débarras et entreprit de dégager les vieilleries qui l'encombraient pour gagner en espace et en clarté. Il ouvrit la double porte vitrée et jeta à même le gravier du jardin les souvenirs oubliés d'une famille inconnue : un poste de télé d'une autre ère, de la vaisselle et des cuivres, des annuaires sales, un cadre de vélo sans roues, et une foule d'autres objets, éliminés à juste titre. Fred éprouvait du plai-

sir à se défaire de cette brocante et ponctuait d'un « *Rubbish* » ou d'un « *Junk!* » chaque fois qu'il propulsait un de ces machins hors de sa vue. Pour finir, il saisit la poignée d'un petit étui en bakélite gris-vert, prêt à le jeter dans les airs d'un geste de discobole. Soudain curieux de son contenu, il le posa à plat sur la table de ping-pong, fit jouer comme il put les deux fermoirs rouillés, et souleva le couvercle.

Métal noir. Touches de nacre. Clavier européen. Chariot en retour automatique. La machine portait un nom : Brother 900, modèle 1964.

Pour la toute première fois de sa vie, Frederick Blake tenait en main une machine à écrire. Il la souleva comme il l'avait fait avec ses propres enfants à leur naissance. Il la fit tourner sur elle-même et en observa les contours, les angles, les mécanismes apparents, à la fois superbe d'obsolescence et d'une rare complexité, pleine de pistons, de cames et de quincaillerie savante. Il passa le bout des doigts sur les reliefs des marteaux *r t y u*, s'amusa à les reconnaître au toucher, puis caressa à pleine paume l'armature en métal. La main sur une bobine, il tenta de faire défiler le ruban puis approcha son nez afin d'y chercher une odeur d'encre, qu'il ne trouva pas. Il frappa sur la touche *n* puis sur quantité d'autres, et de plus en plus vite, jusqu'à enchevêtrer les marteaux. Il les démêla, excité, puis plaça ses dix doigts sur dix touches au hasard et, debout dans la lumière rosée de la véranda, le peignoir ouvert,

les yeux fermés, il se sentit gagné par une émotion d'origine inconnue.

*

Pour garder une contenance dans la cour de récréation, au milieu de mille regards intrigués par leur présence, Belle et Warren bavardaient en anglais en forçant sur l'accent de Newark. Leur maîtrise du français ne leur posait plus de problème ; au bout de six ans, ils le parlaient avec bien plus d'aisance que leurs parents et remplaçaient certains mécanismes de leur langue natale par des tournures typiquement françaises. Pourtant, dans des circonstances exceptionnelles, comme ce matin, ils avaient besoin de retrouver leur intimité de parole, une façon pour eux de se rassurer sur leur propre histoire et de ne pas oublier d'où ils venaient. Ils s'étaient rendus à 8 heures sonnantes au bureau de Mme Arnaud, conseillère d'éducation du lycée-collège Jules-Vallès, qui leur avait demandé de patienter un instant dans la cour avant de les présenter chacun à son professeur principal. Belle et Warren débarquaient dans une classe en fin de deuxième trimestre, quand le sort de chacun est déjà joué. Le troisième leur servirait à préparer l'année suivante, elle le baccalauréat, lui son entrée en seconde. Malgré tous les bouleversements dans la vie des Blake, Belle avait gardé le niveau de ses premières années de collège à la Montgomery Academy

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA MALDONNE DES SLEEPINGS (« Série noire », n° 2167 ; « Folio Policier », n° 3).

TROIS CARRÉS ROUGES SUR FOND NOIR (« Série noire », n° 2218 ; « Folio Policier », n° 49).

LA COMMEDIA DES RATÉS (« Série noire », n° 2263 ; « Folio Policier », n° 12).

SAGA, roman. 1998, Grand prix des Lectrices de ELLE 1998 (« Folio », n° 3179).

TOUT À L'EGO, nouvelles (« Folio », n° 3469).

LA BOÎTE NOIRE et autres nouvelles. Textes extraits de « Tout à l'ego » (« Folio 2 € », n° 3619).

LE CONTRAT, Un western psychanalytique en deux actes et un épilogue (« Le Manteau d'Arlequin », nouvelle série).

LA BOÎTE NOIRE. Illustrations de Jacques Ferrandez (« Futuropolis / Gallimard »).

QUELQU'UN D'AUTRE, roman. Grand prix RTL-Lire 2002 (« Folio », n° 3874).

QUATRE ROMANS NOIRS, *La Maldonne des sleepings - Les Morsures de l'aube - Trois carrés rouges sur fond noir - La Commedia des ratés*, 2004 (« Folio Policier », n° 340).

MALAVITA, roman, 2004 (« Folio », n° 4283).

Aux Éditions Rivages

LES MORSURES DE L'AUBE (« Rivages / Noir », n° 143).

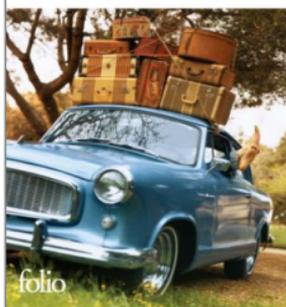
LA MACHINE À BROYER LES PETITES FILLES, nouvelles (« Rivages / Noir », n° 169).

Chez d'autres éditeurs

CŒUR TAM-TAM, Dargaud, 2003, illustrations d'Olivier Berlion.

L'OUTREMANGEUR, Casterman, 2003, illustrations de Jacques Ferrandez.

Tonino Benacquista
Malavita



Malavita

Tonino Benacquista

Cette édition électronique du livre
Malavita de *Tonino Benacquista*
a été réalisée le 25 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070319398).

Code Sodis : N49626 - ISBN : 9782072447105.

Numéro d'édition : 185278.